

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Claude CRIVELLI

Foi et baptême

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1976, tome 72, p. 167-180

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Foi et baptême* \*

Foi et liturgie : le problème compte parmi ceux dont on débat aujourd'hui. Au-delà des discussions dans le goût du temps, cette question demeure importante pour l'homme de tous les âges, soucieux d'authenticité chrétienne. Un jour ou l'autre, il se trouve en mesure de critiquer ce que, jusque-là, il avait toujours fait sans y mettre trop d'intelligence. Quel rapport existe-t-il entre sa foi et les sacrements ? Certes il se doute bien que la pratique de ces derniers n'est pas étrangère à celle-là, sinon il les aurait abandonnés depuis longtemps. Mais voici que, né de l'« intellectus fidei », un seuil critique se présente à lui : il y va de la « signifiante » de sa participation à la liturgie et de celle que, s'il est éducateur, il voudrait enseigner à ses enfants. Pourquoi se rend-il à l'église ? Ne fait-il que sacrifier à une coutume inhérente à la tradition de la famille ou du milieu social ? « Aller à l'église », la démarche figure au programme des loisirs dominicaux. Quant à l'église, elle se situe parmi les points de repère de notre espace vital, au même titre que l'usine, le bureau de vote ou la salle des répétitions de l'union chorale : autant de bornes qui délimitent une manière de « pomerium » communal — quoique l'actuel phénomène de « mobilité » sociale tende à l'élargir, sinon à le briser.

Les sacrements appartiennent à notre existence : mais ils y sont tellement intégrés qu'ils en deviennent « insignifiants » et contribuent à façonner notre vie en un petit monde clos. D'un côté, il y a mon travail, ma famille, mon amour, mes loisirs, mes devoirs civiques et mes devoirs sacramentels. De l'autre, la foi, entité dont je ne sais comment elle s'articule avec ceux-ci. La foi, j'ai appris au catéchisme que nous la

\* Le présent article est extrait d'une étude d'ensemble sur l'initiation chrétienne, étude réalisée dans le cadre de l'Institut supérieur de Liturgie (Paris, Institut catholique, printemps 1973).

recevions au baptême ; mais je connais des gens qui disent l'avoir perdue en cours de route ! La foi, nous peinons à la situer dans notre vie et combien plus dans celle des autres. Si nous avons des enfants, nous voyons le sacrement du baptême comme un billet d'entrée — délivré avec la complicité des ministres de l'Eglise — dans le système de valeurs auxquelles nous adhérons comme naturellement. Le projet éducatif vise alors, non pas tant à permettre chez nos enfants la réalisation d'un acte de foi authentique, mais plutôt à développer en eux « une sorte d'acte de foi dans une permanence »<sup>1</sup>, une adhésion qui se vérifie par leur comportement moral et religieux, lequel doit reproduire celui des adultes. Heureusement, depuis quelques années, les jeunes, qui ne veulent plus hériter d'un système jugé aliénant, contraignent leurs aînés à la réflexion. D'ailleurs la société laïcisée avait, depuis longtemps et en de nombreuses régions, brisé le cercle magique et renvoyé les chrétiens à eux-mêmes. Ainsi donc il semble que nous nous trouvions tous, aujourd'hui, placés devant le seuil critique précédemment décrit : les sacrements n'ont de valeur pour nous que si nous les vivons comme sacrements de la foi. Voilà leur « signifiante ». C'est elle que nous nous proposons de dévoiler à propos du baptême. N'est-il point le « sacramentum fidei » par excellence ?

## I. L'EVENEMENT DE LA PAROLE

### 1. L'Eglise est convoquée par la Parole. La foi naît d'un appel

Après le rite d'accueil qui laisse paraître un aspect important de l'Eglise — l'« Ecclesia convocans et congregans » (l'Eglise qui appelle et rassemble) selon Isidore de Séville — la liturgie du baptême s'ouvre sur la Parole de Dieu. Cet élément, nous le retrouvons dans toutes les célébrations sacramentelles récemment rénovées, au point que nous y serions déjà trop accoutumés. Son but n'est pourtant pas d'allonger la cérémonie ! Il manifeste un autre aspect de l'Eglise : celui de l'« Ecclesia convocata et congregata » (l'Eglise appelée et rassemblée). L'Eglise, selon l'étymologie bien connue, est le nouveau « quahal » (peuple) que la Parole de Dieu appelle et rassemble de toute la terre. Le Dieu des croyants parle : sa parole se situe à la genèse du monde ;

<sup>1</sup> J. Ellul, *L'espérance oubliée*, Paris (1972), Gallimard, 41.

avant le « dabar » créateur, rien n'existe. Yahweh s'adresse à Abraham, et l'histoire du salut peut alors commencer. Il appelle Moïse et lui révèle son dessein d'alliance. Plus tard, sa Parole suscitera les Prophètes afin qu'ils rappellent au peuple les implications d'un pacte oublié. « En la période finale où nous sommes », le même Dieu parle aux hommes dans son Verbe incarné : désormais la révélation du salut habite au plus proche de notre humanité.

« Hagiographiée » par l'Esprit dans les Ecritures, la Parole n'en a pas perdu pour autant son impact : grâce au même Esprit, elle demeure événement pour l'homme d'aujourd'hui. Partant du signe de l'écriture, l'Esprit révèle peu à peu dans nos vies la réalité annoncée par les textes : le Christ vivant<sup>2</sup>. Quand donc la liturgie du baptême privilégie la Parole, elle ne fait qu'épouser la structure de l'économie salvifique. Le Nouveau Testament témoigne déjà de cette pratique : on connaît les deux textes institutionnels en Mt 28, 19 et en Mc 16, 16. Quelle que soit leur authenticité, ils « ont appartenu très tôt au texte de l'Evangile reçu dans l'Eglise apostolique »<sup>3</sup>. Le baptême s'y révèle le sceau du kérygme accueilli par la foi. Quant aux Actes des Apôtres, nous y retrouvons en maints endroits le même schéma : annonce de la Parole et baptême (cf. Ac 2, 41 ; 8, 12 ; 8, 35-37 ;...). Pensons aussi aux catéchèses prébaptismales qui se développeront à partir du III<sup>e</sup> siècle, actualisant la Parole de salut pour les hommes que le Seigneur appelle dans son Eglise. De nos jours et jusqu'à la Parousie, dans le « sacrement » de l'Evangile « administré » par l'Eglise, la Parole demeure présente ; elle sollicite l'adhésion des hommes. Faire de ces derniers des auditeurs de la Parole et leur signifier ainsi l'appel du Seigneur, cela ne se trouve-t-il pas contenu dans le terme même de « catéchèse » (Katêkhein = faire retentir) ? La Tradition apostolique précise que l'« audire verbum » se prolongeait durant trois années<sup>4</sup>. Plus tard (au début du VI<sup>e</sup> siècle), cet enseignement fut remplacé par une « traditio evangeliorum » (remise symbolique des Evangiles) — à cause des enfants devenus les sujets ordinaires du baptême. Le rite en était solennel<sup>5</sup>. La liturgie byzantine a d'ailleurs conservé ce caractère grandiose, dans sa liturgie eucharistique, pour mettre en valeur l'événement de la

<sup>2</sup> J. Corbon, *L'économie du Verbe et la liturgie de la Parole* in « La Parole dans la liturgie » (collectif), Paris (1970), Lex Orandi 48, 173.

<sup>3</sup> L. Villette, *Foi et Sacrement*, t. 1, Paris (1959), Bloud et Gay, 20.

<sup>4</sup> *Tradition Apostolique*, 17 ; éd. Botte, Münster (1972<sup>4</sup>), LQF, 38-39.

<sup>5</sup> *Ordo XI*, 44-60 ; éd. Andrieu, OR II, Louvain (1948), SSL, 428-433.

Parole<sup>6</sup>. Citons quelques lignes de la monition adressée par le prêtre aux catéchumènes :

*« Nous allons vous ouvrir, fils très chers, les Evangiles, faits et gestes divins. D'abord, nous devons vous faire savoir successivement ce qu'est l'Evangile, d'où il vient, de qui sont les paroles qui s'y trouvent présentées, pourquoi ils sont quatre à avoir rapporté ces faits et gestes et qui sont ces quatre que l'Esprit-Saint a désignés par l'annonce des prophètes... Evangile au sens propre veut dire bonne nouvelle, c'est-à-dire la nouvelle de Jésus-Christ notre Seigneur. "Evangile" vient de ce qu'il annonce et révèle la venue dans la chair de celui qui parlait par les prophètes, ainsi qu'il est écrit : "Moi qui parlais, Me voici". »*

« La foi vient de la prédication et la prédication, c'est l'annonce de la parole du Christ », dit Paul (Rm 10, 17). La foi n'est donc pas « le résultat d'élucubrations du Moi solitaire, qui se forgerait des idées et qui, détaché de tout, rêverait tout seul à la vérité »<sup>8</sup>. Ro 10, 17 ne s'oppose pas à une recherche personnelle de Dieu, préalable à l'accueil de l'Evangile. Les Actes des Apôtres (c. 10) nous rapportent d'ailleurs l'exemple d'un tel cheminement, suscité par l'initiative divine : pourtant Pierre ne se fait pas faute d'annoncer le kérygme à Corneille qui est en quête du Seigneur. La foi se distingue donc d'une recherche philosophique. Un penseur tel que Justin en avait parfaitement conscience : « J'ai successivement étudié toutes les sciences. J'ai fini par m'attacher à la doctrine vraie des chrétiens... je m'attache à la doctrine véritable, en suivant les chrétiens. »<sup>9</sup> L'homme étudie une science, mais il ne peut qu'adhérer à Dieu dont la Parole le prévient et l'invite à sa suite. Dieu demeure l'Autre, sa Parole vient d'ailleurs que de nous-mêmes — voie que nous peinons à accepter. « Pourquoi ne comprenez-vous pas mon langage ? Parce que vous êtes incapables d'écouter ma parole. » (Jn 8, 43)

La liturgie du baptême nous livre ainsi un premier élément de la structure de la foi : celle-ci naît d'un appel de la Parole salvatrice. En conséquence, la foi ne peut être d'abord qu'un accueil, signifié et réalisé par le sacrement du baptême.

<sup>6</sup> La liturgie de la Parole dans le rite byzantin commence par l'entrée avec ostension de l'Evangéliste ; quand le cortège pénètre dans le sanctuaire, retentit la strophe isodique : « Venez, adorons le Christ, prosternons-nous à ses pieds. Sauvez-nous, Fils de Dieu qui êtes ressuscité des morts... » ; etc. (cf. I.-H. Dalmais, *Les liturgies d'Orient*, Paris (1959), Fayard, 67-71.

<sup>7</sup> *Sacramentarium gelasianum*, XXXIV ; éd. Mohlberg, Roma (1960), n. 300.

<sup>8</sup> J. Ratzinger, *Foi chrétienne hier et aujourd'hui*, Paris (1969<sup>4</sup>), Mame, 44.

<sup>9</sup> *Actes de Justin* ; trad. in A. Hamman, *L'empire et la croix*, Paris (1957), Ichtus n. 2, 171.

## 2. L'Eglise se laisse enseigner par la Parole. La foi devient révélation du mystère salvifique

En appelant l'homme, la Parole révèle aussi Dieu et son dessein de salut. Elle révèle le monde comme œuvre de Dieu ; elle en manifeste donc la finalité. Ce monde a une histoire dont le sens apparaît au fur et à mesure de son évolution. En même temps qu'ils construisent l'histoire, les hommes épousent la « dunamis » cachée qui la conduit à son achèvement : soit un mystère de salut que Dieu dévoile progressivement et qui advient en plénitude par Jésus. Son centre, c'est la mort et la résurrection du Seigneur, scandale et folie pour beaucoup, parole de salut et de libération pour ceux qui, accueillant son appel, édifient le Corps du Christ.

Comment, cependant, l'événement de Jésus, qui certes donne le sens profond de l'histoire humaine, mais qui eut lieu en un temps particulier de celle-ci, peut-il me concerner, moi qui vis au XX<sup>e</sup> siècle ? Car la révélation du salut ne constitue pas une simple annexe à mon histoire personnelle, une sorte de symbole de ce qui se réalise effectivement dans mon existence. Si nous tentons d'expliquer cette relation en termes de fidélité, nous pouvons alors la définir comme une convergence entre Dieu et l'homme : en effet, un des attributs bibliques de Dieu est la fidélité — laquelle se manifeste par exemple dans les alliances qui jalonnent l'Ancien Testament et contraste avec la fidélité de l'homme, souvent prise en défaut. Pourtant l'histoire ne pourra se réaliser et trouver son sens ultime que dans la convergence des deux fidélités. Or pareille rencontre ne devait être qu'une œuvre divine : celle du Fils qui, fidèle à notre place, se fait notre Amen. L'« extra nos » de l'histoire singulière de Jésus devient un « pro nobis » — pour utiliser une expression barthienne. La résurrection, libération de l'homme opérée par Dieu, devient notre libération ; elle se constitue aussi en garantie de notre propre fidélité. Triomphe de la vie d'un homme particulier sur sa mort, elle révèle la présence de l'histoire de Jésus à tous les temps.

La présence du salut que nous a octroyé la fidélité du Seigneur nous est non seulement révélée par la résurrection, mais encore elle se trouve réalisée par la puissance de l'Esprit. « Il me glorifiera, car il recevra de ce qui est à moi et il vous le communiquera. » (Jn 16, 14) : cette promesse authentifie l'action de l'Esprit dans les temps qui conduisent à la Parousie. « L'Esprit-Saint, c'est la communication du Christ », dit Irénée<sup>10</sup>. Il nous enseigne la Vérité ; il nous ouvre à la Parole de salut. Les derniers temps ne peuvent être que l'actualisation de l'œuvre rédemptrice accomplie en Jésus. A tous les âges de l'« ère chrétienne »,

<sup>10</sup> Irénée, *Adv. Haer.* III, 24, 1 ; SC 34,...

il s'agit de la même économie : par la puissance de l'Esprit, la Parole appelle les hommes et leur révèle le mystère du salut. L'Eglise est la communauté de ceux qui en reconnaissent la présence : forts de la fidélité du Christ, nous confessons que la manifestation plénière de la Parole a révélé le sens profond de toute l'histoire humaine et, du même coup, celui de notre petite existence personnelle.

Quand donc nous parlons de « liturgie de la parole », tant à propos du baptême que des autres sacrements, gardons-nous d'en minimiser la portée, de la réduire aux dimensions d'une simple information sur le salut. La parole liturgique participe de l' « opérativité » du mystère <sup>11</sup>. C'est bien un événement qui se produit : le mystère se révèle à ceux qui veulent le recevoir ; la foi de la communauté rassemblée est en acte. « Non seulement, il (l'Esprit) fait entendre la Parole qu'il a inspirée et écrite, mais il la réalise. » <sup>12</sup> Il réalise notre foi, il en fait une relation existentielle, atteignant par-delà l'« enuntiabile » (l'énoncé) les « mysteria stricta dicta » <sup>13</sup>. La proclamation de la Parole et la catéchèse <sup>14</sup> qui la suit ne sont pas des « sermons ordinaires » <sup>15</sup> : ils mettent l'homme en rapport avec le fondement de la foi et l'invitent à actualiser cette dernière. « Nous parlons de catéchèse, non pour que tu entendes seulement, mais pour que tu ratifies (« episphragizeis ») par la foi ce que tu entends. » <sup>16</sup>

## II. LA REPONSE A LA PAROLE

L'appel de la Parole instaure un dialogue entre Dieu et l'homme. La Parole qui se révèle comme puissance de salut place en même temps l'homme en situation de réponse. Il se découvre mis en demeure de

<sup>11</sup> Cf. J. Ladrière, *La performativité du langage liturgique*, in *Concilium* 82 (1973), 53-64.

<sup>12</sup> J. Corbon, op. cit. 172.

<sup>13</sup> Thomas d'Aquin, *S. Th. II-II*, 1, 2, ad 2.

<sup>14</sup> Au sens strict, nous devrions employer le terme « homélie » : la liturgie de la Parole dans le Rituel du baptême des petits enfants comporte une lecture d'évangile (au moins) et une homélie, qui est un enseignement réservé aux membres de la communauté — donc déjà instruits. Cependant, les fidèles qui participent au baptême d'un enfant peuvent-ils prétendre avoir terminé leur temps de « catéchèse » ? Nous restons tous des « phôtizomenoi » (= illuminés) en quête d'achèvement.

<sup>15</sup> Cyrille de Jérusalem, *Protocatéchèse* ; P. G. 33, 352 A.

<sup>16</sup> Cyrille de Jérusalem, *Protocatéchèse* ; P. G. 33, 376 A.

prendre une décision. Un partage nécessaire s'opère entre les hommes, prolongeant jusqu'à la consommation des temps la « crise » inaugurée par l'événement du Verbe. Partage entre ceux qui accueillent la Parole et ceux qui, l'estimant trop dure, ne peuvent l'écouter. C'est le drame que l'Évangile de Jean présente en termes de lumière qui s'oppose aux ténèbres du monde. Dieu appelle et révèle le salut, mais l'homme prisonnier du mal devra s'en détourner, s'il veut répondre à la Parole<sup>17</sup>.

Une conversion radicale doit donc intervenir : nécessaire « métanoia » que, du vivant de Jésus, les Apôtres prêchaient en annonçant le Royaume (cf. Mc 6, 12) ; repentance qu'après le kérygme du Christ Seigneur, ils exigeront des Juifs et que scelleront baptême au nom de Jésus et don de l'Esprit. De manière positive, la « métanoia » se prolonge en conversion proprement dite (« épistrephein »), en un acte de foi au Dieu de Jésus-Christ : il s'agit donc pour l'homme de se tourner vers le Seigneur (cf. Ac 3, 19 ; 9, 35). Ainsi une dialectique s'instaure dans l'existence chrétienne : l'abandon de ce que nous voudrions être de par nos propres forces et conversion au projet de Dieu sur nous ; mort à nous-mêmes et vie dans l'avenir de Dieu. Le salut est advenu aux hommes par la mort et la résurrection de Jésus, action-type dont le sacrement devient l'« antitype » (selon la terminologie patristique)<sup>18</sup> et que l'Esprit « présentifie » pour nous à chaque célébration baptismale. Chez le petit enfant que le prêtre plonge dans l'eau<sup>19</sup>, s'opère la double économie de rupture et de conversion qui régite l'existence de l'Église.

Quand nous participons à la liturgie baptismale, nous avons peine à nous sentir concernés par ce qui se passe dans la fontaine. Nous concevons aisément que le petit enfant puisse être arraché au mal et enté sur la vie nouvelle du Christ ressuscité. Cependant notre conception du sacrement reste figée sur l'espace du baptistère et sur le laps de temps, assez réduit, imparti au rite même du bain. Or, usant d'un tour paradoxal, nous dirions volontiers que, dans la liturgie baptismale, l'important n'est pas tant le baptême proprement dit de l'enfant inconscient, mais bien tout ce qui permet ce rite et lui confère une signification réaliste.

<sup>17</sup> La Parole révèle l'homme à lui-même en lui dévoilant son statut de pécheur ; cf. le thème de la malédiction en Ro.

<sup>18</sup> Cyrille de Jérusalem, *Cat. myst.* II, 6 ; SC 126, 114-115.

<sup>19</sup> L'immersion demeure la forme traditionnelle du baptême — du moins en fut-il ainsi pendant de longs siècles. La réforme liturgique de Vatican II l'a remise en valeur. Sa richesse symbolique de mort - résurrection fait pâlir le rite de l'ablution !

## 1. Rôle de la « fides ecclesiae »

C'est la foi que nous mettons en acte « hic et nunc » qui donne sens au baptême de l'enfant. Là nous nous mouvons en terrain on ne peut plus traditionnel. Relisons certains textes fort connus d'Augustin : dans un passage très imagé, l'évêque d'Hippone met en valeur le rôle des fidèles (parents, parrains, paroissiens) dans la célébration baptismale :

*« On les (= les petits enfants) apporte à l'Eglise et s'ils ne peuvent y accourir sur leurs pieds, ils y courent par les pieds des autres pour être guéris. La Mère Eglise leur prête les pieds des autres pour venir, le cœur des autres pour croire, la langue des autres pour professer la foi. »*<sup>20</sup>

Les chrétiens rassemblés actualisent leur propre foi en faveur de l'enfant : celui-ci ne sait pas encore que la foi vient d'un appel de Dieu, d'une Parole qui est révélation du mystère salvifique ; pourtant, ce dont il reste inconscient se réalise en lui ; il devient solidaire de la foi en acte des personnes qui l'entourent. Celle-ci dépasse, précisons-le, les limites de la communauté physiquement réunie dans tel édifice particulier : elle rejoint ses racines universelles et célestes. Ou encore, nous pouvons dire que, en actualisant sa foi, la communauté particulière médiatise la présence de la Jérusalem d'En-Haut, « novissima prima » — « Haec caelestis, et illa caelestis, Haec Hierusalem, et illa Hierusalem. » comme écrit Hilaire de Poitiers<sup>21</sup>. La « catholicité » de la « communio sanctorum » (de ceux qui ont part aux mêmes « sancta », aux mêmes réalités saintes) se trouve d'ailleurs soulignée par la prière des fidèles et les litanies qui précèdent l'oraison d'exorcisme. Augustin exprime cette notion, lorsqu'il écrit à Boniface :

*« Au vrai, pour la grâce spirituelle à recevoir, l'enfant est présenté non pas tant par ceux qui le portent sur le bras (quoique par eux aussi, quand ils sont eux-mêmes de bons fidèles) que par l'assemblée tout entière des saints et des fidèles. Car, on le comprend bien, ceux qui les présentent, ce sont tous ceux pour qui il est agréable qu'ils soient présentés et dont la charité une et sainte concourt à leur procurer la communion du Saint-Esprit. C'est donc la Mère Eglise comme totalité qui opère cela, celle qui est dans les saints ; parce que comme totalité elle est constituée par tous, comme totalité elle enfante chacun. »*<sup>22</sup>

<sup>20</sup> Augustin, *Serm.* 176, 2 ; trad. in J.-Ch. Didier, *Faut-il baptiser les enfants ?* Paris (1967), Cerf, 184.

<sup>21</sup> Hilaire de Poitiers, *In Psalm.* 124, 4 ; cité in H. de Lubac, *Méditation sur l'Eglise*, Paris (1953), Aubier, 69.

<sup>22</sup> Augustin, *Leffre* 98, 5 ; in Didier, op. cit. 150.

Dans l'Esprit qui « présentifie » la Parole de salut, l'Eglise en acte de foi se trouve reliée à son Chef, le Seigneur mort et ressuscité ; par la foi, elle confère au sacrement du baptême une réalité de sens. La foi donne efficacité aux sacrements en tant qu'elle les met en communication avec leur source — « soit Dieu et la passion du Christ » — « Et donc la foi en la passion, par laquelle les sacrements ont immédiatement et directement leur efficacité, prodigue l'efficacité aux sacrements. »<sup>23</sup>

## 2. Le « sacramentum fidei » dans l'existence

*« Baptisés en Jésus-Christ (" ebaptisthèmen eis Christon "), c'est dans sa mort que nous avons été baptisés. Par le baptême, en sa mort (" eis ton thanaton "), nous avons donc été ensevelis avec lui, afin que, comme Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous menions nous aussi une vie nouvelle » (Rm 6, 3-4).*

Chrétiens rassemblés pour le baptême d'un petit enfant, nous avons tous été nous-mêmes baptisés : tous nous sommes morts avec le Christ et nous vivons avec lui. Plus haut, nous dénonçons une conception trop ponctuelle du sacrement — dénonciation largement diffusée dans l'actuelle théologie sacramentaire. Certes, le baptême reste « un acte définitif et déterminant »<sup>24</sup> pour notre vie et il octroiera ce même caractère au petit enfant. Cependant nous ne pouvons omettre la nécessaire historicité de toute vie humaine : la Parole qui m'appelle et me révèle le salut, je ne puis jamais prétendre ne plus en avoir besoin ; de même je ne puis pas me dispenser d'actualiser ma réponse à cet appel, tout au long de mon existence. Quant au baptême qui m'a enseveli dans la mort du Seigneur pour que je vive avec lui, je dois en dérouler la signification dans ma façon d'exister. La Parole, bien qu'étant « dunamis Theou », ne possède pas une « qualité magique »<sup>25</sup>. Elle laisse l'avenir ouvert devant moi, elle me montre le chemin d'une vie nouvelle, mais elle le réalise en promesse. Le baptême est un événement dont je n'ai jamais fini d'expérimenter les implications de rupture et d'ouverture. De même que, dans le mariage, l'être qui en choisit un autre épouse également son histoire, de même le chrétien — Dieu le choisit et il choisit Dieu — en recevant le « sacramentum fidei » épouse un cheminement avec son Seigneur. Sans cesse, il aura à se replonger dans le sacrement de sa renaissance ; à se recevoir

<sup>23</sup> Thomas d'Aquin, *In IV Sent. I, 1, 4, sol. 3.*

<sup>24</sup> A. Ganoczy, *Devenir chrétien*, Paris (1973), Cerf, 52.

<sup>25</sup> J. Moltmann, *Théologie de l'espérance*, Paris (1970), Cerf-Mame, 350.

mort et vivant « vers le Christ » (la préposition « eis » indique une finalité). La Parole de salut que j'épouse au jour du baptême me précède toujours : elle reste devant moi comme une tâche à accomplir.

Le petit enfant que la foi de la communauté engendre à la vie nouvelle participe à la fidélité salvifique du Christ : mais la fidélité de celui-là est en attente d'histoire. « La naissance spirituelle est le résultat d'un choix libre ; nous sommes ainsi, en un certain sens, nos propres parents, nous créant nous-mêmes tels que nous voulons être, et nous façonnant par notre volonté selon le modèle, que nous choisissons. »<sup>26</sup> Le type a été réalisé en vérité ; l'antitype, lui, est en espérance de vérité.

### 3. L'expression liturgique de la foi

Dieu a révélé sa « philanthropie sans mesure »<sup>27</sup> en tournant par son Verbe incarné son visage vers les hommes. Et en Jésus-Christ, les hommes eux-mêmes se tournaient vers Dieu. Ainsi les deux conversions se rejoignent-elles : celle de Dieu vers l'homme et celle de l'homme vers Dieu. La liturgie baptismale fait évidemment large place au rite de la conversion. Mais, en considérant ce dernier, il faut se garder de le réduire aux seules dimensions terrestres : quand parents et parrains expriment leur renonciation et leur profession de foi, ils engagent plus qu'eux-mêmes. Car la communauté paroissiale, elle aussi, dit sa foi à travers eux, et l'Eglise universelle. Cette foi est vraie, parce que le Christ a réellement rompu le cercle du péché par son triomphe pascal sur la mort. Toute profession de foi dans la communauté se fonde sur l'homologie de son Seigneur (1 Tm 6, 13) ; elle puise à la plénitude de son Amen.

La triple renonciation du rituel a comme été annoncée par le geste d'exorcisme. Le sens de celui-ci, les Pères l'expliquaient aux catéchumènes : l'exorcisme met en lumière le conflit qui, en eux, oppose le Christ et l'esprit du mal.

*« Le serpent est au bord de la route, guettant ceux qui passent. Veille à ce qu'il ne te morde pas par l'infidélité. Il suit des yeux ceux qui sont en train de se sauver et cherche qui dévorer. Tu vas vers le Père des esprits, mais tu passes par le serpent. Comment le dépasser ? Chausse tes pieds de l'Evangile de paix... »*<sup>28</sup>

<sup>26</sup> Grégoire de Nysse, *Vita Moysi* ; PG 44, 328 B ; trad. in Villette, op. cit. 170.

<sup>27</sup> Cyrille de Jérusalem, *Cat. myst. II*, 5 ; SC 126, 114-115.

<sup>28</sup> Id., *Protoc.* ; P. G. 361 A.

Insufflations et imprécations rythmaient la préparation catéchétique des « electi » au baptême ; car l'homme tout entier est concerné par la Parole (la corporalité de l'être humain : « Leiblichkeit » — par opposition à sa corporéité, à l'épaisseur matérielle — « Körperlichkeit »). L'exorcisme prépare l'incarnation de la Parole, révèle la « caro cardo salutis » (la chair comme charnière du salut) et prophétise l'avènement du « sôma pneumatikon ». Le Christ, dit l'oraison du rituel, est venu dans le monde pour arracher l'homme au pouvoir des forces mauvaises et le placer dans le royaume de lumière : cependant l'éternité ne mûrit pas malgré l'être corporel ou au-delà de celui-ci, mais en lui. Muni de la puissance du Christ Sauveur, que la communauté invoque sur lui, l'enfant pourra accueillir l'« initium » de l'éternité en lui ; laisser cette dernière s'inscrire dans une fragilité et une opacité héritées de la race humaine.

Après la bénédiction de l'eau s'effectue le double rite de renonciation — profession ; les termes « apotaxis — suntaxis » des liturgies orientales rendent bien le double mouvement d'arrachement aux puissances de mort et d'adhésion à la vie du Ressuscité. Rupture avec le passé — « Quotidie morior » — et ouverture jamais achevées, accueil de la nouveauté du salut qui, nous l'avons dit, se réalise tout au long de l'existence. Cependant ces deux dimensions de notre histoire demandent à s'exprimer ponctuellement, dans une liturgie. Le « mourir au péché » se module en trois questions-réponses : renonciation à Satan, à ses œuvres, à toutes ses pompes. De telles formules, véhiculées par la tradition, apparaissent démodées, parce que dépendantes d'un milieu social particulier. La « pompa diaboli » visait pour les chrétiens des premiers siècles les faux dieux et leurs cultes ; or, dans l'empire païen, la vie civique exigeait des gestes religieux clairement opposés à la foi chrétienne, foi en un seul Seigneur. Pensons au fameux « serment par César » que tant de martyrs refusèrent. Après la paix constantinienne, il restait néanmoins des coutumes à résonance païenne — tels les divertissements du théâtre ou du cirque. Théodore de Mopsueste dresse un tableau pittoresque et sévère des frivolités mondaines de son temps<sup>29</sup>. Pourtant la dimension fondamentale de la renonciation demeure la même pour tous les âges : la vie du chrétien « est réglée en vue d'une autre vie »<sup>30</sup>. Il doit se détourner du mal qui pervertit le sens du monde et le combattre. La foi des premiers chrétiens sut déceler les visages que prenait le mal à leur époque et les dénoncer de façon concrète dans la liturgie — cf. le réalisme de l'« apotaxis »

<sup>29</sup> Théodore de Mopsueste, *Hom. catéch. XIII*, 12 ; éd. Tonneau, Roma (1949), 389.

<sup>30</sup> Grégoire de Nysse, *In diem luminum* ; P. G. 46, 597 C.

Apotaxis : désengagement, s'oppose à suntaxis : engagement.

décrit chez Cyrille de Jérusalem et chez Théodore de Mopsueste<sup>31</sup>. Animés de la même foi, serions-nous donc incapables aujourd'hui de reconnaître les idolâtries du siècle<sup>32</sup> ? Rappelons-nous enfin ce que la Parole nous révèle dans la foi : le mal a des racines si profondes que seule la seigneurie du Ressuscité nous assure de la victoire définitive. Lui seul a pu changer la perversion du sens qui mène à la mort<sup>33</sup>.

La triple profession de foi que la communauté prononce au nom du petit enfant exprime l'unité de la « conversion de Dieu vers l'homme » et de la conversion de l'homme vers Dieu, leur convergence (réalisée parfaitement en Christ). On notera la quasi-similitude des paroles de la profession avec le Symbole des Apôtres : l'histoire de la formation des symboles de foi se trouve étroitement liée au développement de la liturgie baptismale. C'est la nécessité de posséder une formule à commenter dans la catéchèse et à proclamer avant le baptême qui contribua progressivement à constituer divers symboles selon les milieux d'origine. « Sumballein » veut dire « mettre ensemble deux éléments » — cf. à l'origine la « tessera » des anciens<sup>34</sup>. Or, dans le cas du baptême, le premier temps du symbole, c'est la Parole de salut que Dieu nous révèle ; elle nous est transmise par le ministère de l'Eglise. Il s'agit pour nous de la recevoir, d'y adhérer par la foi, de laisser cette Parole s'inscrire dans notre être<sup>35</sup>. Les formules elles-mêmes ne sont

<sup>31</sup> Cf. Cyrille de Jérusalem, *Cat. myst. I* ; Sc 126, 82-103. Théodore de Mopsueste, *Hom. catéch. XIII* ; éd. Tonneau 367-391.

<sup>32</sup> A ce propos, on lira avec profit l'ouvrage de J. Ellul, *Les nouveaux possédés*, Paris (1973), Fayard, particulièrement les ch. 3 à 5. L'auteur, malgré un pessimisme trop systématique, fait preuve de beaucoup de clairvoyance.

<sup>33</sup> Nous reprenons là une notion d'Athanase d'Alexandrie en son traité sur l'Incarnation du Verbe. Le terme de « phtora » désigne la perte du sens dans les relations entre Dieu et l'homme. Par le péché, la finitude humaine se convertit en non-sens, en corruption. Cependant l'homme, qui demeure spirituel, ne parvient jamais à se détruire : c'est une corruption sans fin. Voilà le non-sens de l'homme (cf. I, 3 et 4). Or l'œuvre du Logos incarné fut de changer le sens de la mort, de redonner sens à l'homme.

<sup>34</sup> La notion de symbole a été appliquée par Platon à l'être humain — à propos du mythe des androgynes (cf. Banquet 191 d — cité par Ratzinger, op. cit. 49).

<sup>35</sup> Cf. Augustin, *Serm. 212*, 2 ; Sc 116, 184-185. « C'est en entendant prononcer le Symbole qu'on l'écrit, non sur des tablettes ou sur quelque autre matière, mais dans les cœurs. Ce sera l'œuvre de celui qui vous a appelés à son royaume et à sa gloire, quand il vous aura régénérés par sa grâce, d'écrire en vos cœurs par son Esprit-Saint, afin que vous aimiez ce que vous croyez, que la foi agisse en vous par l'amour. » Tout le 212 est consacré à l'explication du Symbole de foi à l'intention des « competentes » (cf. aussi les sermons 212 ; P.L. 38, 1058 — Guelf. I (213) ; P.L. Supplém. II, 536-214 ; P.L. 38, 1065, mais cette édition est défectueuse ; Dom Lambot a élaboré une reconstitution dans la Rev. Bén. LXII (1952), 7 — De Symbolo ; 40, 627).

qu'une manière d'exprimer l'essentiel de la foi : leur but n'est pas d'abord d'instituer une « regula fidei », mais de permettre à notre foi de se dire en face du Seigneur, de lui restituer ce qu'il nous transmet dans un premier temps — « traditio » et « redditio ». Nous retrouvons ici la primauté de la Parole dans la genèse de la foi : celle-là ouvre le dialogue avec l'homme qui est mis en demeure de répondre. Le triple « Crois-tu » de la profession vient d'ailleurs, de l'Autre. Ma triple réponse : « Je crois », manifeste mon adhésion à l'Autre, mon désir de me « convertir » et d'entrer dans le Royaume.

D'autre part, mon assentiment revêt un caractère de nécessaire louange : action de grâces pour l'irruption de la Parole dans l'existence humaine, admiration devant les « mirabilia » advenus en Christ et actualisés par l'Esprit, accueil de la Lumière qui brise l'opacité de la condition terrestre et invite à la dépasser. Louange enfin pour l'agrégation du petit enfant au peuple des croyants, scellée dans le baptême qui jusqu'à la plénitude des temps édifie le Corps. Ainsi donc la profession de foi n'est-elle pas seulement un « Je crois », mais surtout un « nous croyons » : le Corps dont Christ est la tête précède le chrétien. Celle-là exprime l'adhésion de tous ceux que Dieu a rassemblés dans la Pâque de son Fils et qui communient aux mêmes « sancta ». Ma foi, avant d'être foi personnelle, demeure la foi de la communauté dans laquelle je vis, et par elle celle de l'Eglise universelle. Le baptême des petits enfants manifeste combien leur foi n'existe qu'en relation avec une foi vivante, celle de leur communauté (sans oublier la communauté familiale).

*« Le vrai croyant n'est pas seul dans sa foi. Si sa dépendance à l'égard d'autres hommes lui peut être une épreuve, combien plus cette solidarité lui est une force... Il partage avec tous ses membres (de l'Eglise) la même et unique espérance. »*<sup>36</sup>

La Parole qui unit les hommes tisse des liens entre eux : liens de nature mystérique certes, mais qui doivent, au souffle de l'Esprit, trouver leur incarnation dans le concret de l'existence. On rêve de ce que pourrait devenir un amour humain — image de l'amour du Christ pour son Eglise — qui trouverait à s'exprimer et à se ressourcer dans le baptême préparé et célébré de l'enfant ; amour attentif à « faciliter »<sup>37</sup> la décision que celui-là prendra plus tard, face à la Parole de salut. Ce n'est pas face à ses parents qu'il aura à effectuer sa

<sup>36</sup> H. de Lubac, *Méditation sur l'Eglise*, Paris (1953), Aubier, 43.

<sup>37</sup> Cf. la notion de « relation facilitante » chez C. Rogers (promoteur des méthodes non directives en psychothérapie et dans le domaine des relations humaines), *Le développement de la personne*, Paris (1968), Dunod.

« redditio symboli » : ceux-ci pourtant ont un ministère de la Parole à accomplir à son endroit — sinon le baptême des petits enfants perd son sens. Le baptême trouve sa place dans le concret d'une communauté. « C'est parce que le baptême nous identifie à Celui qui a vécu avec tous les hommes en frère universel que nous avons la certitude de pouvoir regarder chaque homme vivant comme un frère. »<sup>38</sup>

« Regarder chaque homme vivant comme un frère » : nous rejoignons l'espace d'existence quotidien. La liturgie dans laquelle nous tentons de nous exprimer situe notre petite vie dans la Parole de salut que l'Esprit actualise à chaque célébration, dans cette présence du Seigneur mort et ressuscité. A chaque célébration aussi l'événement de Dieu prend un peu plus de consistance dans notre humanité, en nous arrachant à nos ténèbres et en nous faisant vivre dans l'avenir de Jésus-Christ. Nous pourrions dire que l'événement de salut est actualisé en fonction de la célébration liturgique : non pas que cette dernière soit d'abord expression de quelque chose en l'homme, serait-ce la foi — car Dieu garde toujours l'initiative — mais bien parce qu'elle reste le lieu privilégié de la rencontre entre la Parole et la réponse de la foi, le lieu de leur unité. Du reste, « il n'y a pas extériorité de la foi par rapport à la Parole, mais surgissement de la foi dans le dire même de la Parole. »<sup>39</sup>

Jean-Claude Crivelli

<sup>38</sup> P. Talec, *Les choses de la foi*, Paris (1963), Le Centurion, 276.

<sup>39</sup> J. Ladrière, op. cit. 64 — les majuscules sont de notre main.